

«Le bien-être de l'homme n'augmente pas en accumulant»

CARTE D'IDENTITÉ

L'écologie et la philosophie passionnent **Dominique Bourg**. Multidiplômé (trois licences, deux maîtrises, deux D.E.A., deux docto-rats), ses recherches portent sur l'éthique du développement durable, la construction sociale des risques ou la démocratie écologique. Professeur ordinaire à l'Université de Lausanne (UNIL) depuis 2006, il a également donné un cours sur les questions environnementales actuelles à l'EPFL (Ecole polytechnique fédérale de Lausanne), durant quelques années. Il fait partie du conseil scientifique de la Fondation Nicolas Hulot.

Après son récent *Dictionnaire de la pensée écologique* (PUF, 2015), son vingt-sixième livre s'intitule *L'âge de la transition, en route pour la reconversion écologique*. (Les petits matins, 2016). Avec ses coauteurs, Alain Kaufmann et Dominique Méda, Dominique Bourg se demande comment et vers quel genre de société la reconversion écologique peut-elle mener.

CARITAS Qu'est-ce qu'implique la notion de «durabilité»?

DOMINIQUE BOURG C'est à la fois la réduction des inégalités et des problèmes environnementaux. Quand on regarde dans l'histoire, en général, ce sont les deux facteurs qui peuvent faire qu'une société s'effondre. Une société durable, c'est celle qui va essayer de relever ces deux défis.

Qu'est-ce qui, aujourd'hui, pourrait nous pousser à réagir?

Le drame des questions environnementales, c'est que les difficultés auxquelles nous sommes confrontés aujourd'hui ne peuvent être perçues par nos sens. Ils ne nous disent rien sur l'accélération du rythme d'érosion de la biodiversité. C'est une des raisons pourquoi nous réagissons si peu. Nous avons tendance à nous bouger seulement face à un danger immédiat. En fait, nous avons produit des difficultés auxquelles l'évolution ne nous a pas préparés.

Qu'est-ce qui est actuellement le plus dommageable?

C'est la surconsommation! Ce qui dégrade le climat, qui accélère l'érosion de la biodiversité et qui va de plus en plus grever notre qualité de vie, c'est l'augmentation des flux de matières et des flux d'énergie. Si je veux consommer, cela veut dire que je dois extraire des minéraux, produire de l'énergie, etc. Notre niveau de vie est directement connecté à notre degré de consommation. Un Indien pauvre va émettre 300 kg de CO₂, mais un richissime Américain va émettre 100 tonnes par an, parce que, notamment, il voyage sans arrêt. En revanche, le pauvre et le riche sont moins inégaux devant la perte de la biodiversité qui est surtout liée au fait que nous sommes de plus en plus nombreux sur la Terre et sur les surfaces dont nous avons besoin pour nous nourrir, nous loger, nous déplacer. Vous avez beau être richissime, vous n'allez quand même pas pouvoir manger trois éléphants, quatre hippopotames et cinq rats laveurs tous les jours!

Vous parlez volontiers du retour d'un phénomène d'anthropocène qui désigne l'époque de l'histoire de la Terre qui a débuté lorsque les activités humaines ont eu un impact global significatif sur l'écosystème terrestre. Pourquoi? On sait très bien, aujourd'hui, que le bien-être de l'homme n'augmente pas en accumulant sans cesse plus d'objets. Leur production, qui peut globalement augmenter car chaque bien à l'unité utilise moins de ressources, leur utilisation et leur obsolescence nuisent à l'environnement. La croissance économique n'est plus créatrice d'emplois et elle pourrait même les détruire en masse, selon des études



INTERVIEW

récentes sur l'automatisation. Cela devrait nous pousser à sortir de cette idéologie de croissance mortifère pour le genre humain. Pourtant, nous ne le faisons pas. Nous avons basculé dans l'anthropocène et nous allons continuer à y basculer.

Le contrat social, c'est que chacun puisse produire tranquillement le plus possible et, ensuite, en jouir tranquillement le plus possible. Notre équipement moral et d'adaptation au monde est dépassé par la réalité que nous avons produite.

Pourquoi notre «équipement» moral n'est plus adapté?

Dans toutes les sociétés traditionnelles, on pense que ce qui advient de soi-même, en dehors de l'homme, appelons ça la nature, mérite le respect. Elle a une valeur en soi. Notre société ne veut plus de ce dehors qu'elle a intégré comme simple ressource de bien-être. Elle n'est que dans le dedans, représenté par le dépassement de soi, par le biais de la réussite sociale et économique. On s'est mis à penser que le seul moyen d'accomplir son humanité, de la développer, c'était de consommer.

Alors que faire? Est-ce que le fait d'actions, comme celles menées par Caritas pour valoriser les humains à travers la valorisation des objets ou des ressources, pourrait participer à notre sauvegarde?

Oui. Il fallait produire, changer le monde, peut-être faut-il réapprendre à le contempler. De multiples initiatives et des acteurs entrent en jeu, associés à la sobriété volontaire. De plus, des organismes comme Caritas gardent la veille sur certaines valeurs fondamentales. N'oublions pas ce que disait Darwin: «Ce qui caractérise l'homme, c'est l'altruisme. Sans altruisme, l'espèce aurait disparu.»

Dominique Bourg sur Youtube:
2 degrés avant la fin du monde.
www.youtube.com/watch?v=Bkjf0k3kwNY